

Ce que le mythe du « bon sauvage » peut encore nous apprendre

De Montaigne à Voltaire, le « sauvage » a rarement été un simple personnage exotique. Il a surtout servi de miroir : une manière de demander si nos sociétés, malgré leurs lois, leurs richesses et leurs techniques, sont réellement aussi civilisées qu'elles le prétendent.

PAR MAYA CHELLE

As-tu imaginé ta vie sans les contraintes de la civilisation humaine? Le bureau, la sédentarité, la pollution, l'artifice, l'hyper-connexion...ça fatigue.

Les philosophes des Lumières ont une solution: « le mythe du bon sauvage. »

Le mot *mythe* nous fait penser à une idée lointaine, sans importance. Pourtant, le mythe du bon sauvage apporte une perspective pertinente à notre réalité présente. Il apparaît chaque fois que nous imaginons une humanité plus pure, avant la propriété, les institutions, les villes et les technologies. Une nature harmonieuse contre une civilisation jugée corrompue. Cette représentation est séduisante parce qu'elle transforme un malaise social en récit simple: autrefois, l'être humain aurait été bon.

Ce récit est bien un mythe. Il ne décrit pas fidèlement les peuples autochtones, les nombreuses différences entre chacun, qui possèdent leurs propres cultures, institutions, conflits, arts et histoires. Cependant, nous pouvons beaucoup apprendre de ce mythe, de ses fondateurs, ses partisans et même ses détracteurs.

« Ce sont ceux que nous avons altérés par notre artifice et détournés de l'ordre commun, que nous devrions plutôt appeler sauvages. »¹

Origine

C'est quoi le « bon sauvage »? C'est une représentation idéalisée de l'être humain à l'état de nature, avant qu'il soit 'corrompu' par les vices de la civilisation et de la culture.

À travers l'histoire, de nombreux auteurs et philosophes notables s'en servent de ce personnage. Nous n'en citerons ici que quelques-uns.

Ce mythe se forme depuis l'Antiquité. Il origine en partie de l'histoire du Paradis d'Adam et Eve. Il prend inspiration aussi du mythe de l'âge d'or de la mythologie grecque qui décrit le déclin temporel de l'état des peuples à travers cinq âges, l'or étant le premier et celui pendant lequel la race d'or de l'humanité, plus heureuse et plus juste, a vécu. Les habitants du nouveau monde représentent, pour les Européens, la pureté humaine originelle.

La figure de l'« homme sauvage » apparaît, au II^e millénaire av. J.-C., dans l'Épopée de Gilgamesh avec le personnage d'Enkidu, un homme sauvage. Ici, ce personnage sert à critiquer la tyrannie.

Plus tard, dans l'empire romain, les civilisations dites « barbares » sont souvent placées sur un piédestal comme modèles d'authenticité, vues comme possédant les qualités de la Rome des temps primitifs.

Même Aristote, dans son œuvre *Politiques*, se sert du sauvage. Rejetant l'idéalisation du sauvage, il écrit que « l'homme (...) séparé de la loi et de la justice, est le pire de tous les animaux. »²

1. Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales »

2. Aristote, *Politique*

Montaigne et le Nouveau Monde

Issue des historiens antiques, le mythe du bon sauvage comme on le connaît, c'est-à-dire traitant des indigènes des Amériques, commence vers la fin du XVe siècle lors de la découverte et conquête des territoires du Nouveau Monde par les Européens et la popularisation de récits de voyage. Ces derniers sont confrontés à des hommes, des langues et des cultures très éloignées. Deux types d'attitudes en résultent : le projet d'exploiter les richesses de ces nouvelles terres en asservissant celles qui les habitent, et le désir d'étudier ces peuples, d'en comprendre et d'apprécier leurs coutumes. La première voie entraînera la colonisation et la destruction des sociétés primitives ; la seconde mènera au constat que le sauvage est en réalité plus heureux et meilleur que l'Européen. Dans les chapitres de ses Essais intitulés « Des Cannibales » et « Des Coches », Montaigne développe ce dernier point de vue. Son objectif n'est pas simplement d'idéaliser le sauvage. Les sociétés qu'il décrit ont des lois, une religion, des guerres et de l'art. Elles ne vivent donc pas dans un état naturel sans culture.

L'image idyllique des 'sauvages' représentant la pureté et la bonté exprime en vérité les angoisses de la société de l'époque. Montaigne s'en sert pour réfléchir sur l'homme et, surtout, pour mettre les Européens face à leurs contradictions.

On pourrait dire que toutes les qualités qu'il relève des indigènes, s'inversent en défauts pour les Européens :

Les indigènes :

Compatissantes :

« une naïveté si pure et simple », « avec si peu d'artifice et de soudure humaine. » « Les paroles mêmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la détraction, [sont] inouïes. »

Ils traitent « leurs prisonniers, [...] de toutes les commodités dont ils se peuvent aviser »¹

Généreux :

« aucune espèce de trafic », « nul usage de servitude, de richesse ou de pauvreté », « sans autre titre que celui tout pur que nature donne à ses créatures, les produisant au monde. » « dans cette heureuse situation de ne désirer qu'autant que leurs besoins naturels leur demandent » « ils n'ont que faire des biens des vaincus »¹

Les Européens :

Cruels :

« la tyrannie, la cruauté, qui sont nos fautes ordinaires », « nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie ».¹ « Ils ne les avouent pas seulement leurs cruautés ; ils s'en vantent et les prêchent. »³

Matérialistes et avarés :

« des hommes pleins et gorgés de toutes sortes de commodités(...) mendians à leurs portes, décharnés de faim et de pauvreté ».¹ Boulversant « La plus riche et belle partie du monde pour la négociation des perles et du poivre ».³

1. Montaigne, *Essais*, « Des Cannibales ».

2. Montaigne, *Essais*, « Des Coches ».

Montaigne demande qui possède l'autorité morale de nommer la barbarie. Les Européens condamnent un rituel étranger tout en normalisant leurs propres supplices, les guerres de religion et la violence coloniale. Ce renversement conserve une force contemporaine. Nos sociétés aiment mesurer le progrès à partir des institutions, de la consommation ou de la puissance technique. Montaigne nous oblige à déplacer la mesure : comment traitons-nous les prisonniers, les pauvres, les étrangers et ceux que notre prospérité rend invisibles ? Une civilisation ne peut pas être jugée seulement par ce qu'elle construit, mais aussi par les souffrances qu'elle accepte.

La critique s'étend à la richesse. Les peuples décrits par Montaigne accordent peu de valeur à l'or, ne recherchent pas continuellement de nouveaux biens et possèdent davantage en commun. En Europe, au contraire, quelques hommes sont pleins de commodités tandis que d'autres restent affamés à leurs portes. La scène pourrait être publiée aujourd'hui sous forme d'enquête sur les inégalités : abondance privée d'un côté, précarité publique de l'autre.

Le Bon Sauvage au XVIIIe siècle

L'idée du bon sauvage fleurira au XVIIIe siècle : l'époque des philosophes des Lumières s'en servira comme modèle de pensée.

Rousseau :

« l'homme naît bon, c'est la société qui le corrompt »⁴

Ce philosophe affirme que l'homme est naturellement bon et heureux. Il présente l'état de nature comme un état idyllique, corrompu par le progrès, et la civilisation, créant du désagrément pour l'homme. Il rejoint ainsi la thèse énoncée par Montaigne. Il ajoute que cette bonté provient d'une innocence primitive, même une incapacité de raisonner. Tout ce qui nous a permis de créer des outils, de construire, et de créer une société, leur manque. Cette manque de raison est donc aussi un manque de vice ; ce manque les rend heureux. Cependant, Rousseau souligne que cet état de nature, antérieur à l'instauration de la société, et nécessaire pour le fonctionnement du mythe, a complètement disparu. Même si leur civilisation est différente, les indigènes ont déjà fait la transition de la sauvagerie à la civilisation, de la nature à la culture.

« ...un état qui n'existe plus, qui n'a peut-être jamais existé, qui probablement n'existera jamais... »⁴

« Le sauvage vit en lui-même ; l'homme sociable toujours hors de lui ne sait vivre que dans l'opinion des autres »⁴

Voltaire :

Voltaire refuse cependant l'idée que la bonté serait garantie par la vie primitive.

Dans diverses de ses œuvres, comme *Alzire*, les *Américains*, *L'Ingénu*, et *Candide*, les «sauvages» jouent un rôle qui montre qu'il méprise la théorie de la bonté naturelle de l'humanité dans son état primitif. Il emploie plutôt le sauvage pour exalter la civilisation, l'éducation et l'éthique scientifique des Lumières. Ce serait pourtant une erreur d'en conclure que Voltaire célèbre toute civilisation européenne. Sa position est plus nuancée. L'Europe de *Candide* pratique les guerres, l'esclavage et la persécution religieuse. En Amérique, *Candide* rencontre l'esclave et la violence, comprenant que le sucre consommé en Europe repose sur une violence coloniale. Il existe donc une barbarie des peuples dits primitifs, mais aussi une barbarie parfaitement organisée par les sociétés qui se disent civilisées.

4. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Rousseau, 1755

Voltaire remplace le bon sauvage par ce qu'on peut appeler le « sauvage civilisé ». Ce personnage ne prouve pas que la société corrompt nécessairement l'homme. Il montre plutôt que chacun peut cultiver son intelligence, abandonner ses préjugés et participer à l'amélioration du monde. La civilisation n'est ni innocente ni condamnée d'avance; elle doit être corrigée.

C'est le sens politique de « Cultiver notre jardin, » un concept que Voltaire introduit dans *Candide*. Un jardin n'est pas une nature intacte. C'est un milieu travaillé, observé et entretenu. Il faut arracher les mauvaises herbes - le fanatisme, la torture, l'injustice - puis faire croître l'éducation, la tolérance, la liberté de conscience et des lois raisonnables. « Cultiver notre jardin » n'est donc pas forcément se retirer du monde. Il y a dans cette perspective une vision réaliste optimiste : on doit agir sur ce qui peut réellement être transformé.

Quelle est la leçon?

Le mythe du bon sauvage nous offre nombreuses leçons. Il faut qu'on soit, comme individus et comme société, plus compatissants et généreux avec nos frères et sœurs humains. Qu'on apprenne à nous contenter avec la vie pure et naturelle.

Pour les individus, le concept est un miroir qui nous mène à analyser nos psychologies, nos morales, et nos actions. Il propose que notre état inné et naturel est pacifique, simple, et bon - un contraste extrême avec les stress de la vie contemporaine.

Mais l'archétype du bon sauvage transmet principalement la méthode critique. Il crée une distance entre nos habitudes et nous-mêmes. En imaginant un regard extérieur, nous pouvons voir comme étranges des institutions que la répétition a rendues normales.

On peut ainsi interroger le progrès. Cet archétype conteste l'idée selon laquelle le « progrès » et l'avancement technique équivalent automatiquement à une supériorité morale. Il met en lumière les conséquences et les compromis de l'industrialisation, tels que l'aliénation de l'individu et l'essor de l'inégalité. Une innovation peut accroître la richesse en augmentant l'injustice. Une société peut afficher des valeurs universelles tout en externalisant la violence nécessaire à son confort. Le sauvage de Montaigne nous demande lequel est plus important: que vos moyens soient devenus plus raffinés, ou que vos fins soient devenues plus justes?

Elle nous apprend à regarder les coûts cachés. Les conquêtes dénoncées dans « Des Coches » sont motivées par l'or et les marchandises. Dans *Candide*, le sucre européen porte la trace du corps mutilé de l'esclave. Aujourd'hui encore, les objets les plus ordinaires ont un coût moral : extraction de ressources, travail sous-payé, déplacement de populations, pollution éloignée des consommateurs.

Une société doit donc prouver sa 'supériorité' dans sa manière de distribuer la richesse, de limiter la violence, d'accueillir la différence et de corriger ses propres institutions.

Enfin, Montaigne et Voltaire proposent deux gestes complémentaires. Le premier révèle que la civilisation peut produire une cruauté supérieure à celle qu'elle condamne. Le second soutient que cette civilisation peut néanmoins être travaillée. Nous n'avons pas à choisir entre l'autosatisfaction et le rêve d'un retour impossible à la nature. Nous pouvons examiner nos institutions, identifier leurs mauvaises herbes et décider collectivement de ce que nous voulons cultiver.

Cultivons nos jardins.

Sources et repères

1. Montaigne, Michel de. « Des coches ». Dans *Les Essais*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête. Paris : Gallimard, 2009.

3. Montaigne, Michel de. « Cannibales ». Dans *Les Essais*, édité par Emmanuel Naya, Delphine Reguig et Alexandre Tarrête. Paris : Gallimard, 2009.

2. Barros, Christopher J. « Voltaire et le sauvage civilisé », Master's thesis, San José State University, 2010. SJSU ScholarWorks.

4. Aristote. *La Politique*. Traduit par Pierre Pellegrin. Paris : Garnier-Flammarion, 2015.

5. Rousseau, Jean-Jacques. *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*. Paris : Gallimard, 1989.